

> «assauts intermittents» durant trois jours et trois nuits avaient entraîné près d'une centaine de morts. Un autre engagement est signalé la même année dans les environs de Canberra, avec un bilan estimé à 60 tués. Quelques Aborigènes livrèrent des souvenirs d'enfance comportant des épisodes similaires – dont Billy Thorpe, mentionné au début de cet article. D'autres firent état d'épisodes guerriers fameux survenus dans un passé plus ou moins lointain pendant lesquels un héros local avait organisé la déroute d'une tribu ennemie. Notons que si ces récits vantent le courage et la ruse du brave guerrier, ils ne lui prêtent aucun pouvoir surnaturel: il ne s'agit en aucun cas de mythes.

On pourrait objecter que ces conflits, si réels soient-ils, ne représentent qu'un phénomène déclenché par les effets destructurants de la domination occidentale sur les sociétés locales. Cette possibilité ne peut être balayée d'un revers de main, et il est probable que l'examen attentif de chacun des événements concernés révélerait peut-être un rôle direct ou indirect joué par les Européens dans le déclenchement de tel ou tel conflit. Pour autant, la réalité est que l'interdiction de la violence tribale par la loi britannique a contribué à faire cesser rapidement les affrontements. Par ailleurs, l'arrivée des virus et des bactéries européennes a tragiquement diminué le nombre des combattants...

DES GUERRES CAUSÉES PAR LA COLONISATION ?

Au demeurant, si l'influence occidentale avait causé les conflits armés rapportés par les observateurs, celle-ci devrait se retrouver dans leurs motifs: on se serait battu pour des territoires devenus trop petits, pour contrôler une route commerciale, pour mettre la main sur des marchandises importées, pour devenir ou rester l'interlocuteur reconnu des nouveaux maîtres du pays. Or, on y reviendra, les données ne disent rien de tel: la lutte pour les ressources territoriales restait exceptionnelle, celle pour les richesses totalement inconnue. Les conflits éclataient pour des raisons dans lesquelles les Occidentaux et leurs biens matériels n'interviennent ni directement ni indirectement.

En outre si les affrontements avaient réellement connu un accroissement notable avec la pénétration coloniale, cette évolution – ou plutôt, ce bouleversement – des relations traditionnelles n'aurait pas manqué de se traduire dans les discours des intéressés. Dans cette hypothèse, on devrait rencontrer des témoignages rapportant que selon les anciens, tout était différent auparavant, que jadis, l'on vivait en paix, que depuis quelque temps, les choses avaient bien changé, etc. Or, pas une seule source ne va dans ce sens. Toutes présentent au contraire ces affrontements



comme profondément ancrés dans les traditions, insistant sur le caractère immémorial de certaines inimitiés, et transmettant le souvenir d'épisodes martiaux si violents qu'ils avaient reconfiguré les équilibres locaux entre tribus. Du reste, le mythe fondateur de la condition humaine de la tribu des Lardil de l'île Mornington (Queensland, nord de l'Australie) affirme que la violence armée est aussi vieille que le monde lui-même, puisqu'elle vient en tête des moyens par lesquels Dewallewul, l'«être du Temps du Rêve» a condamné les hommes à mourir.

BATAILLES RÉGULÉES ET BATAILLES LIBRES

Une partie importante des combats collectifs australiens consistaient en batailles rangées encadrées par des règles strictes. Après s'être dûment investis, les protagonistes s'envoyaient lances et boomerangs avant de s'affronter au corps à corps. Tout en mobilisant parfois des effectifs considérables – jusqu'à environ un millier d'hommes, lorsque plusieurs clans se regroupaient –, ces batailles régulières faisaient assez peu de victimes. Aux premières blessures sérieuses, les combats s'interrompaient et les deux camps célébraient leur amitié retrouvée. Ces épisodes fréquents, spectaculaires, et aux conséquences relativement mineures (même s'ils occasionnaient

L'ARMEMENT ABORIGÈNE

Quelques pièces d'armement aborigènes, notamment ci-dessus un boomerang, des massues et le type de bouclier à poignée servant à se protéger contre les gourdins. Page de droite, d'autres massues et tout à fait à droite, le redoutable boomerang à crochet décrit par Waipuldanya, qui pivote autour du bouclier qui tente de le parer.



L'armement confirme que l'on pratiquait la guerre avec l'intention de tuer le plus possible

régulièrement quelques morts et invalidités permanentes) ont conduit nombre d'observateurs à affirmer que, chez les Aborigènes comme chez tant d'autres peuples, la guerre se limitait à ces combats strictement encadrés et qu'elle n'en était donc pas vraiment une.

Or, il existait aussi des circonstances où l'on cherchait à infliger les plus grandes pertes possible à l'adversaire, que ce soit en usant de surprise, lors d'un raid ou d'une embuscade, ou de manière convenue d'avance entre les deux parties. Les données confirment

d'ailleurs que tandis que les batailles rangées forment l'essentiel des affrontements les moins sévères, les raids et les embuscades sont surreprésentés parmi les affrontements les plus létaux. On pratiquait donc bien la guerre avec l'intention de tuer !

Ce que confirment les armes employées : dans presque tout le continent, tout adulte possédait des boucliers. Il en existait deux types : l'un, d'une facture pour nous familière, était destiné à se protéger des projectiles, en particulier des sagaies. L'autre, plus original à nos yeux, était constitué d'une pièce de bois étroite et massive dans laquelle on sculptait une poignée. Il servait à parer des coups de massue pendant les corps à corps.

Les armes de guerre étaient aussi offensives : on réservait notamment pour le combat les lances les plus lourdes, en les dotant si possible de barbelures. Celles-ci étaient parfois sculptées à même le bois – un travail aussi long que fastidieux. Sur une autre arme, connue sous le nom de « lance de mort », on fixait le long de la pointe deux rangées de fragments de quartz ou de coquillages tranchants. En plus d'accroître la force de pénétration, cette modification rendait presque impossible l'extraction de la sagaie sans laisser dans la blessure des corps étrangers facteurs d'infections.

Les boomerangs, eux aussi, étaient adaptés pour la guerre. Les mémoires de Waipuldanya, >



> un Aborigène de la tribu Alawa, rapportent la terreur qu'inspiraient les modèles à crochet utilisés par leurs ennemis traditionnels: toute tentative de parer ces projectiles augmentait leur vitesse de rotation et aggravait les blessures qu'ils provoquaient.

Construites à partir de matières organiques, toutes ces armes n'apparaissent presque jamais dans les fouilles archéologiques. Même lorsque c'est le cas, on peut tout au plus inférer qu'elles servaient au combat; mais, faute de charniers collectifs – et s'agissant de chasseurs-cueilleurs mobiles, de tels charniers sont hautement improbables –, leur nature exacte, en particulier le fait qu'elles servaient dans d'authentiques guerres, est impossible à prouver.

LES MOTIFS DES GUERRES

Si la guerre existait chez les Aborigènes pré-coloniaux mais ni pour des objectifs de pillage, ni de mise en sujétion, ni de mainmise sur des ressources territoriales, quels étaient ses motifs? Les données indiquent sans ambiguïté la cause la plus fréquente: les droits sur les femmes. Rien d'étonnant compte tenu de l'importance que ces sociétés attachaient aux prérogatives liées au mariage. On ne trouve aucune mention d'expéditions collectives pour voler des épouses, mais lorsqu'un homme estimait que ses droits matrimoniaux avaient été lésés – ce qui était loin d'être rare! –, une escalade prenant un tour collectif s'ensuivait souvent.

Autre motif des conflits : la vengeance contre un meurtre réel ou supposé. Les

Aborigènes ne considéraient en effet que peu de morts comme naturelles, et attribuaient facilement un décès à une action maléfique appelant à une rétorsion.

La guerre australienne se menait donc pour des motifs totalement étrangers à ceux du monde de la richesse, des inégalités économiques et de l'exploitation du travail humain. Elle existait surtout, voire uniquement, comme un prolongement de la justice.

Ainsi qu'on l'a vu, il ne s'agissait nullement d'un phénomène marginal ou anecdotique. Elle se nourrissait d'un sentiment général de profonde méfiance et d'hostilité à l'égard des groupes considérés comme ennemis – et toute tribu inconnue ou lointaine tombait invariablement dans cette catégorie. L'anthropologue anglais Lorimer Fison, l'un des meilleurs connaisseurs des Aborigènes, pouvait ainsi écrire au ^{xix}^e siècle que pour un Kurnai, tous les membres des tribus voisines, rassemblés sous le vocable dévalorisant de « Brajerak » (l'équivalent de notre « sauvage ») ne méritaient que de passer de vie à trépas: « Les éliminer chaque fois que l'occasion s'en présentait était un acte méritoire, et ils ne laissaient jamais une occasion se perdre. »

Dans quelle mesure pareil bellicisme est-il un trait commun ou, au contraire, exceptionnel parmi les chasseurs-cueilleurs vivant dans des sociétés sans richesses? Qu'en était-il en ce qui concerne les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique? Autant de questions anciennes que le cas des Aborigènes australiens pousse à réenvisager. ■

Vers 1895, la peintre australienne Caroline Le Sueur représente d'après ses souvenirs une « bataille aborigène sur la rivière Goulburn en 1842 ». Au premier rang, on note des femmes elles aussi en train de tenter de s'assommer à coups de gourdins...

BIBLIOGRAPHIE

C. Darmangeat, **Vanished wars of Australia : the archeological invisibility of aboriginal collective conflicts**, *J. of Arch. Method and Theory*, en ligne le 24 mai 2019.

C. Pardoe, **Conflict and territoriality in aboriginal Australia : evidence from biology and ethnography**, *Violence and Warfare among Hunter-Gatherers*, Walnut Creek, Left Coast Press, pp. 112-132, 2014.

W. Lloyd Warner, **A black civilization ; a social study of an Australian tribe**, Harper Torchbooks, 1969.

Pour retrouver en ligne la carte des conflits :
<https://cdarmangeat.ghes.univ-paris-diderot.fr/australia/wars-map.html>